Neuvième Année. Dimanche 6 Juin 1897 N° 10.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an........ **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SPIRITUALISTES

Nous avons reçu de l'honorable E. Dawson Rogers, président de l'Alliance Spiritualiste de Londres, une lettre et une circulaire ; la première nous pose de nombreuses questions sur l'opportunité d'un congrès international à Londres, etc., etc.

Maintefois nous avons eu l'occasion de dire que certaines contrées sont contre indiquées pour des réunions internationales ; Londres est dans ce cas, cette capitale étant aux confins du monde ; enfin nous avons dit aussi qu'on abuse un peu trop des congrès. Et, en effet, au même moment nous recevions une circulaire de Berlin pour un congrès occultique à Dresde pour le présent mois de juin.

La circulaire de notre honorable correspondant propose la réunion d'un congrès Spiritualiste et autres personnes qui s'intéressent aux sciences psychiques.

Ce Congrès aurait lieu à Londres au mois de juin 1898, c'est-à-dire dans un an.

Voici les questions que posent aux Spiritualistes cette circulaire :

1° — Connaissez-vous quelques sociétés qui voudraient envoyer des délégués ?

2° — Voudriez-vous vous-même vous efforcer d'assister au Congrès ?

3° — Dans ce cas, voudriez-vous recevoir une notice en anglais ou préféreriez-vous recevoir une traduction de l'anglais.

4° — Si vous ne pouvez assister au congrès, voulez-vous envoyer quelques communications ?

5° — Quel sujet voulez-vous traiter de préférence ?

6° — Auriez-vous la bonté de donner des noms et adresses de quelques-uns de vos amis à qui il plairait de prendre part au Congrès ?

Nous engageons donc nos amis et lecteurs qui voudraient des renseignements complémentaires, et se faire inscrire ou envoyer des mémoires à s'adresser à l'Alliance Spiritualiste, *110, St-Martin-sur-Lane, Charing Cross.*

LONDON W. C.

En écrivant sous les auspices de la *Curiosité*, le meilleur accueil sera fait à toutes les demandes.

Voici les membres du conseil de l'Alliance Spiritualiste de Londres : E. Dawson Rogers, *Président* ; Alaric A. Watts et Honoré Percy Windham, *Vice-Présidents* ; Henry Withall, *Hon. Trésorier*.

Mrs W. P. Browne, J. F. Colling-wood, major-général Drayson, T. Everitt, R. Harte, Rev. J. Page Hopps, W. J. Lucking, J. J. Morse, Miss Rowan Vincent, Miss H. Withall, membres du Conseil et G. Wyld, M. D.

M. B. D. Godfrey et secrétaire et bibliothécaire de l'Alliance, dont le siège à cause de l'extension prise par la Société a été transféré de Duke Street, Adelphi, à la nouvelle adresse donnée ci-dessus dans le quartier de Charing Cross, St-Martin-sur-Lane, 110, West city. — London.

Nous avons donné notre adhésion et si le Congrès s'organise nous nous proposons d'y assister en juin prochain, c'est-à-dire dans un an.

Ernest Bosc.

LES SERMONS DE NOTRE-DAME

(Suite)

III

Le T. R. P. Ollivier jongle très habilement avec les mots ; qui voudrait le suivre dans tous ses tours de passe-passe d'apparence logique, — de la logique des théologiens, — y dépenserait beaucoup de temps pour arriver à un mince résultat.

Après nous avoir présenté son dieu imaginaire, fantôme de l'homme fixé dans le

brouillard métaphysique, le prédicateur s'est attaché à l'affirmation, que Dieu a parlé à l'homme et que ses enseignements forment la vérité surnaturelle.

Dans tous les temps et chez tous les peuples, dit-il, il y a eu croyance à la révélation Divine.

Mais notre Dominicain omet de préciser et de constater que dans chaque temps et que dans chaque pays, c'est un dieu différent qui s'est révélé, et nullement, comme il voudrait le faire croire, le Dieu des catholiques.

L'objection est tellement naturelle que notre frère prêcheur la sent et essaye de l'esquiver par le suivant *Distinguo* de casuistique :

« Il y a longtemps qu'on admet la distinction à établir entre la substance d'un témoignage et sa forme, entre le fait qui en est le fond et le récit qui en est la forme... Les variations dans la forme n'empêchent pas le moins du monde la constatation du fait qui fait le fond du témoignagne rendu. »

Cela énoncé, notre homme prend des airs d'avoir démontré que c'est exclusivement le Dieu des catholiques qui a fait toutes les révélations divines, même avant que le catholicisme existât !

Mais alors, pourrait-on lui objecter, en quoi la révélation catholique est-elle supérieure à celles qui l'ont précédée. Si toutes viennent du même Dieu ?

Passons, pour continuer à suivre les méandres verbeux du révérend père.

Pour savoir, nous dit-il, si une révélation est ou non divine, il faut examiner ses caractères; la divine a les suivants : elle est incompréhensible ; elle est d'accord avec la raison, même avec la raison d'un petit enfant; elle doit viser à la perfection de l'homme qui est la sanctification ; elle doit être universelle.

Quelle est la doctrine qui présente ces caractères ? Une seule, celle de l'église catholique, proclame le bon Père, traitant avec dédain toutes les autres « même ce Bouddhisme qui a, dit-on, dans Paris, tant de zélés sectateurs ».

L'église catholique a une doctrine mystérieuse au point qu'on lui reproche souvent de ne pas savoir elle-même ce qu'elle dit.

L'église est rationnelle ; il y a dix-huit siècles qu'on n'a pas pu lui prouver qu'elle se trompe ; elle a enterré tous ses contradicteurs. — Elle a aussi enterré tous ses défenseurs, pouvons ajouter. — La durée de l'église catholique est, nous l'avons déjà dit, l'argument capital du P. Ollivier.

Mais les cailloux et les rochers durent depuis plus longtemps que l'église catholique; comme elle, ils sont mystérieux, car personne ne sait d'où ils viennent, ni comment ils se sont formés ; ils sont rationnels aussi puisqu'ils obéissent aux lois de la pesanteur et à celles de la résistance déterminée par leurs formes géométriques; ils sont universels, on en trouve partout ; il nous en tombe même du ciel ; ils sont bienfaisants pour l'homme aussi, puisque sans eux, il n'y aurait ni chaumières, ni palais, pas même de cavernes.

D'où nous pourions conclure, en nous en tenant strictement aux raisonnements du P. Ollivier, que la *Pierre noire* de la Mecque a autant de valeur doctrinale que la Bible et l'Evangile réunis !

Il y a des gens qui prendront cet argument pour une plaisanterie ; tant pis pour eux !

Le Prédicateur de Notre-Dame ajoute, que l'église est immuable dans son enseignement, ce qui prouve, d'après lui, qu'elle est infaillible.

Son immuabilité prouve plutôt qu'elle est bornée et incapable de progrès ; « les sots seuls ne changent pas », a dit Henri Heine. Si la doctrine de l'église ne change pas, c'est que sa vie est analogue à celle des minéraux, des roches moroses dans leur immobilité qui se contentent de subir le cours des saisons sans jamais réagir pour arriver à autre chose que leur passive torpeur.

La confirmation s'en trouve dans l'évangile : « Tu es pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église » aurait dit Jésus au plus simpliste de ses apôtres.

Ceci n'est pas un trait d'esprit, comme des lecteurs superficiels pourraient le croire.

Le grand art catholique et celui de la confusion du sens des mots, et le P. Ollivier est passé maître dans cet art, peut-être sans toujours, s'en douter.

Il affirme par exemple que pour croire il faut savoir : Si jamais il y eut au monde deux choses aussi opposées que le jour et la nuit, c'est le savoir et la croyance.

On ne croit qu'à ce qu'on ignore ; quand on sait, on ne croit plus : *on sait*. Croire, c'est là le cœur de la doctrine catholique ; aussi cette doctrine glorifie-t-elle l'ignorance, la naïveté crédule du petit enfant, à qui l'homme fait doit redevenir pour entrer dans le Royaume des Cieux.

Croyez et vous serez sauvé ; la foi d'abord, le reste viendra par surcroît. Gardez-vous surtout d'une chose, catholiques, du savoir, car le désir du savoir et la cause du *Péché originel !*

Pour arriver au savoir, il faut commencer par douter de tout, comme l'a dit Descartes, tandis que, pour arriver au salut catholique, il faut commencer, continuer et finir par croire à tout ce que raconte l'Eglise.

La confusion du sens des mots d'abord, des raisonnements de logique enfantine ensuite, partant ces sens confondus, sont les grands procédés d'Enseignement de l'Eglise ; par eux elle arrive à séduire les masses qui sont en perpétuel état d'enfance et qui de plus, sont flattées dans le recoin le plus intime de leur vanité, d'être tenues pour les égales, voire même pour les supérieures, des gens qui se sont donné la peine d'apprendre, pour savoir, et qui ne trouvent pas toujours la réussite au bout de leurs peines.

Habile enjoleuse des âmes naïves, c'est là un caractère qu'on doit reconnaître à l'Eglise catholique ; c'est la grande endormeuse de la pensée humaine ; c'est la grande impudente, — les protestants disaient impudique, ce qui est à peu près la même chose — qui affirme carrément ce dont elle est totalement ignorante ; c'est la grande séductrice par la présentation des fallacieuses illusions du monde imaginaire, qu'elle situe au-delà du tombeau.

Où elle s'est montrée infaillible, c'est dans l'art de tromper les masses humaines, qui ont prêté l'oreille à ses enseignements.

G. Morvan.

INSTRUCTION — EDUCATION

Bien des gens confondent encore aujourd'hui ces deux termes, qui sont cependant bien différents comme on va voir.

En effet, si nous consultons Littré, le grand maître ès-lettres, nous lisons dans son dictionnaire :

« L'Instruction est relative à l'esprit et s'entend des connaissances que l'on acquiert et par lesquelles on devient habile et savant. L'Education est relative à la fois au cœur et à l'esprit et s'entend des connaissances que l'on fait acquérir et des directions morales que l'on donne au sentiment. »

Il y aurait peut-être lieu de critiquer cette définition ; mais telle qu'elle est, elle n'en fournit pas moins la preuve que, sans être théosophe, tout le monde sent fort bien que *Instruction* et *Education* sont choses parfaitement différentes.

Ceux qui dans le cours de leur existence ont acquis quelque expérience savent qu'on peut être instruit, selon le sens ordinaire attaché à ce mot, et penser comme un idiot ou comme un bandit ; qu'on peut être à la fois instruit et ce qu'on appelle bien élevé, et n'être, faute de volonté qu'une loque, une *coque* à la merci du du premier venu ou à la discrétion d'un milieu quelconque ou de quelque événement.

Voilà deux sortes d'êtres, en somme très-incomplètes et n'ayant guère de l'homme que le nom, lesquels êtres constituent pour la société un danger réel et permanent.

Tels sont cependant à des degrès divers, les individus composant la presque totalité du monde civilisé. Le malaise qu'il en résulte est si vrai et si grand que chacun pense au remède, au remède unique : Instruction et Education.

Mais si tout le monde est à peu près d'accord sur l'instruction, on cesse de l'être dès qu'il s'agit d'éducation, bien que chacun la juge indispensable.

Qu'on prenne au hasard deux personnes, même parmi l'élite de la société et qu'on les fasse discourir sur ce point spécial, sur l'éducation ; on sera bientôt pleinement édifié et le plus souvent navré, écœuré même !

Le mal social qui nous ronge et nous fait si misérable est là tout entier ; il est là et non ailleurs, et comme toujours sa cause est *A-Vidya*, l'ignorance. Aussi la nécessité de l'éducation est de tous reconnue, tout le monde demande, veut, exige et cela impérieusement cette éducation, et loin de reculer devant la difficulté de la tâche et de l'entier dévouement qu'elle comporte, tout le monde s'en charge, tant cette nécessité apparaît manifeste ; mais ici, il y a bifurcation, chacun voulant la diriger à sa façon et pour un peu, on en viendrait aux mains, pour devenir maître du terrain à l'exclusion des autres. N'assistons-nous pas tous les jours à ce spectacle ?

Or, pour qu'une compétition atteigne un tel degré d'acuité, il faut qu'il y ait évidemment une raison majeure, de puissants intérêts en cause, dont l'objet, hélas ! n'est pas toujours notre amélioration ! Oui, certes, il y a une raison à cette lutte qui soulève tant de passions funestes.

Cette raison est d'une gravité extrême. Pourquoi la dissimuler ?

On ne saurait cependant logiquement se taire, car c'est une question de vie ou de mort entre les deux compétiteurs en présence: d'un côté l'Etat laïque, de l'autre une collectivité hautaine, qui au mépris de ses origines s'intitule orgueilleusement l'Etat clérical et qui de par le droit divin prétend à la suprématie sur tout, mais principalement sur les consciences.

Malheureusement pour se guider, la société laïque n'a guère que son instinct, qui dans l'action devient trop souvent faillible.

Tel un enfant dont l'intelligence n'est pas encore suffisamment développée pour lui procurer ce qu'il sent bien pourtant lui être indispensable, tandis que la Société cléricale, vieille de tant de siècles, non seulement sait ce qu'elle veut, mais elle connaît à fond tous les moyens qu'il lui faut employer pour arriver à ses fins. (1)

C'est afin de faire pénétrer un peu de lumière dans les ténèbres dans lesquelles se meut un peu à l'aventure l'instinct laïque, que nous donnons les quelques aperçus suivants.

Si, dans ce qui va suivre, nous ne parlons pas de l'éducation du corps, c'est parce qu'à notre connaissance, du moins, il n'existe pas d'association s'étant proposé la mutilation du corps, comme il en existe malheureusement pour mutiler notre âme, et cela avec une adresse et une science vraiment infernales.

Cette restriction faite, disons que l'éducation a pour objet le développement normal, sans aucune entrave de notre moi réel, vulgairement dénommé *Ame*. Or, trois facultés essentielles constituent ce moi : l'*Intelligence*, la *Conscience* et la *Volonté*.

C'est donc dans le développement harmonique et simultané de ces trois facultés que consiste l'éducation.

L'intelligence cherche et combine, la conscience apprécie, juge et commande, enfin la volonté exécute les ordres de la conscience par les moyens suggérés par l'intelligence et approuvés par la conscience ; car celle-ci toujours active n'abdique jamais ses droits souverains.

Quand il n'existe pas d'obstacle à l'exercice de ces facultés, c'est ainsi que se passent les choses. A vrai dire, tout le secret de l'éducation consiste à supprimer l'obstacle ou à l'empêcher de nuire au jeu régulier de nos trois facultés ; aussi faire tout le contraire est le vrai moyen de faire une détestable éducation.

De ce qui précède, il est donc aisé de conclure que la fonction de la conscience est celle d'un instrument régulateur par excellence ; mais ici l'instrument est d'une nature toute particulière ; il est d'une infinie délicatesse, sa fragilité est comparable à celle d'un nouveau-né. Car il ne faut pas oublier que l'humanité prise dans son ensemble sort à peine de l'animalité. C'est Dieu lui-même ou mieux le Dieu dans l'homme qui l'a créé pour son usage exclusif. C'est par ce moyen qu'il se fait entendre, quand nous lui prêtons une attention entière et soutenue.

Il suit de ce qui précède qu'en dernière analyse tout le souci de l'éducation doit être d'apprendre à écouter cette voix intérieure, ce sens intime et de veiller avec un soin jaloux à ce que nul profane ne touche à l'instrument divin.

A-t-on jamais vu un artiste digne de ce nom, laisser toucher à l'instrument d'où il tire des sons si justes et si harmonieux ? S'il ne consent jamais à une telle profanation, c'est qu'il n'ignore pas qu'en des mains inhabiles, cet instrument perdra une grande partie de ses précieuses qualités : ses plus belles vibrations. S'il en est ainsi pour un instrument matériel, de quel dommage n'est-il pas susceptible le délicat instrument qui nous occupe et combien autrement graves peuvent être pour lui, les conséquences de l'immixtion d'un étranger dans son maniement.

Ici fausser l'instrument, c'est fausser la conscience et par suite l'intelligence elle-même ; c'est donc un attentat contre la vie de l'âme. Existe-t-il un plus grand crime ! Combien peu s'en doutent cependant ! Mais s'il est des criminels inconscients en grand nombre, il en est qui ont pleine conscience de leur œuvre vraiment diabolique, s'ils pouvaient avoir au même degré conscience du châtiment effroyable que leur réserve la justice immanente, ils s'arrêteraient épouvantés !

Ainsi, donc, si l'on prend la conscience dès l'enfance surtout, rien n'est plus facile que de la pétrir à sa guise, de la paralyser partiellement ou même totalement et d'y imprimer aussi les choses les plus absurdes, telles, par exemple, que 2 et 2 font cinq. Si l'on a bien compris ce qui précède, la lésion des organes de l'intelligence suivra invariablement celle des organes de la conscience, si bien que l'in-

(1) Disons une fois pour toutes que ni la religion, ni le bon prêtre ne sont ici en cause. Dans notre étude, il n'est question que du prêtre clérical, qui est un mauvais prêtre, et du cléricalisme qui tout le premier est destructeur de la Religion.

telligence à son tour dira imperturbablement que 2 et 2 font 5.

La preuve nous dira-t-on encore ?

Elle est facile à fournir ; il n'y a qu'à regarder autour de soi, nous l'avons déjà dit ! D'ailleurs, ce que l'on sait aujourd'hui du phénomène de la suggestion suffit amplement à expliquer, à faire prévoir même de semblables résultats, sans qu'il soit nécessaire de recourir davantage à la science secrète !

On voit tout le parti que peut tirer de ce fait un homme sans scrupule, qui a seulement en vue son intérêt personnel. Jamais l'intelligence de son élève ne protestera ; elle mettra, au contraire, tous les ressorts de sa merveilleuse organisation au service des plus mauvaises causes cristallisées dans la conscience et trouvera pour les justifier les arguments les plus inattendus, les plus déconcertants parfois.

Cet élève devenu homme, sera ainsi plus que jamais la chose de son éducateur, à moins que, une circonstance sur laquelle il ne faut jamais compter, provoque une de ces fulgurantes lueurs qui déchirent tous les voiles et mettent tout en ordre ; mais ce n'est ni sans souffrance, ni sans danger que l'être subit une aussi terrible révolution.

Un homme sans conscience ou doué d'une conscience factice est un homme désemparé. Tel un navire sans boussole, qui ne perd pas pour cela ses brillantes qualités nautiques, mais incapable de se diriger, il ira avec une maestria superbe si l'on veut, mais il ira toujours se briser contre les récifs ou autres dangers qui l'environnent.

Il n'est donc pas exagéré de dire qu'imprimer une notion fausse dans la conscience du prochain est le plus épouvantable des crimes, quand on le fait surtout avec la conscience, avec la volonté d'en tirer profit ; le crime est si grand d'après nous qu'aucun, châtiment humain ne serait capable de le faire expier !

Un crime non moins grand c'est l'attentat contre la volonté.

La volonté chez l'homme est encore rudimentaire, tout aussi rudimentaire que sa conscience, et ce n'est que par un exercice constant et gradué qu'elle pourra atteindre, comme la conscience, son développement nécessaire, puis son plein épanouissement.

Jettons encore une fois les regards autour de nous et examinons si c'est bien ainsi qu'on agit ?

A quel moment laisse-t-on l'enfant libre d'exercer *convenablement* sa volonté ?

Quand lui donne-t-on cette tâche glorieuse ? Y pense-t-on seulement ? Et lui-même comment peut-il y songer le malheureux ?

Son existence est réglée comme un papier de musique; de toute part, on lui prêche, on lui commande l'obéissance passive ; on l'y contraint au besoin ! En arrivant au monde, il trouve un moule tout fait, le même pour tous, et malgré les plus graves lésions, c'est dans ce moule que devra se faire sa croissance et cela de gré ou de force.

Ce terme de *volonté*, fait peur à tout le monde, tout comme le terme de *liberté*, son proche parent.— Il fait peur aux chefs de famille, aux maîtres, aux Gouvernements. Tout le monde s'emploie à qui mieux mieux pour anéantir et la Volonté et la Liberté !

Si parfois cependant, celle-ci a fait quelque progrès nous ne le devons pas aux gouvernements ; mais à la force des choses, qui mène tout et entraîne le monde.

Les gouvernements ont dû parfois s'assurer l'aide et le bon vouloir des gouvernés en leur accordant des franchises, car ils redoutaient d'entrer en conflits avec les puissances rivales, jadis la noblesse et le clergé, aujourd'hui avec le cléricalisme; et encore avec quelle mauvaise grâce et quelle parcimonie, les gouvernements ont-ils accordé quelques libertés ?

Or l'instruction a toujours suivi la destinée de la liberté. La générosité du gouvernement républicain n'a pas d'autre cause, non plus que sa lutte avec ses pires ennemis qui eux ont intérêt à tenir les masses dans l'ignorance et surtout la passivité, pour avoir ces masses à discrétion, ainsi que nous l'avons démontré.

Cela seul témoigne et avec la dernière évidence, la voie que doit suivre énergiquement la société laïque. Son triomphe n'est qu'à ce prix : l'instruction c'est bien ; mais à beaucoup près, on l'a vu, cela ne suffit pas. Il faut encore qu'elle assure à tous l'éducation, comme elle a assuré l'instruction, sans quoi, elle n'aura jamais des hommes capables de se défendre et par suite de la défendre ; elle n'aurait que des êtres sans nom, de vraies machines à l'entière dévotion de son ennemie juré : la société cléricale.

Donc, il faut partout assainir et ventiler, car partout on étouffe et on n'arrivera à ces résultats que par la pratique de la liberté !

Il semble au contraire que toutes les libertés soient accordées au cléricalisme, avec le droit d'insulte par surcroit et qu'on les refuse à la Société laïque.

C'est là un fait monstrueux !

COMMANDANT AYMÈS.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

— Ma bonne Olympe, dit-il, je sais que vous êtes absolument dévoué à Mme Paternot et à moi. Hé bien ! c'est le moment de nous en donner une preuve, qui, du reste, ne vous coûtera guère et vous rapportera beaucoup !

Patrice appuya sur ces derniers mots.

— Usez de moi, autant que vous voudrez s'empressa de répondre Olympe, qui se dit que sans doute, elle allait mettre le pied à l'étrier pour chevaucher cette fois la position qu'elle enviait depuis si longtemps.

— Voici en peu de mots ce dont il s'agit, reprit l'assassin de Dorothée ; c'est une affaire épouvantable ! Jugez plutôt Mlle Roussel ?

Notre cousine, Mme Dublay a eu l'imprudence (pour une forte somme) de transporter d'Amérique en Italie des papiers d'une grande importance relatant des preuves de vols et de crimes politiques...

Patrice s'arrêta un instant pour voir l'effet de ses paroles sur Olympe, celle-ci croyait ce que racontait Paternot, il le vit et satisfait, il continua :

— Ma cousine ne pensait pas qu'elle put être compromise pour cet acte, et d'ailleurs, elle n'en comprenait pas l'importance. Elle m'a confié la chose, hier soir, après le dîner, quand nous avons reçu la lettre que lui a adressée un ami inconnu, ami de la famille Stoup, le seul qui savait que Dorothée s'arrêterait chez nous à Belle-Mine.

— Oui, dit Olympe, en effet, le facteur m'a remis pour vous une lettre hier.

— Elle portait mon adresse reprit Patrice, mais elle était pour Mme Dublay ! Cet ami la prévenait que l'on était sur ses traces et que probablement des agents américains, viendraient la filer sous peu ! Aussitôt la décision de ma cousine a été prise, vous savez Olympe, les américains ça se décide vite ; hé bien ! nous avons mis un peu de morphine dans le vin de la grosse Marie, qui en est encore endormie...

Et Patrice sourit du bout des lèvres.

— Après, cela, ma cousine a mis un vêtement de paysane et nous sommes sortis tout deux, vers 10 heures du soir, par la petite porte du jardin qui donne sur le petit chemin vert, d'où nous avons gagné la campagne. Là, j'ai abrité quelque part ma cousine et dans deux jours, elle partira de là dans une direction opposée à celle de Marseille où les agents savent qu'elle doit s'embarquer, car Dorothée préfère aller en Italie par mer. Presque personne ne sait que notre cousine est venue chez nous à Belle-Mine, sauf quelques voisins qui ont seulement aperçu sa forme lorsqu'elle est sortie de voiture. — Pour ceux-là qui pourraient donner quelques simples renseignements sur le jour de son arrivée ici, il faut jouer une petite comédie qui les dépiste et voilà ma chère demoiselle Roussel où nous avons besoin de votre complaisance.

— Oh, c'est peu de chose, se hâta d'ajouter Patrice ; voici : nous allons obliger Marie à garder le lit en l'effrayant sur les conséquences de son indisposition ; vous, comme ma femme est souffrante et privée des soins de sa servante, vous allez prévenir votre mère toujours si curieuse, que vous coucherez chez nous quelques jours. Ainsi libre de votre temps, quand viendra la nuit vers 5 heures 1|2 environ, vous mettrez les vêtements que Dorothée avait le jour de son arrivée ; sa grande pelisse de fourures et son chapeau rond ; vous êtes de taille pareille, cela ira bien ; moi, je vais louer un cheval et une voiture que je conduirai seul et je viendrais vous prendre, comme si vous étiez Madame Dublay, afin de vous conduire à la gare de Puy ; mais à moitié chemin, je vous déposerai en route, vous quitterez pelisse et chapeau, dont je me chargerai et vous enveloppée d'un châle vous reviendrez à travers champ, à la maison par la porte du jardin et vous rentrerez sans bruit au logis. Vous êtes jeune et bonne marcheuse, vous connaissez les racourcis, en sorte que avant 10 heures, vous serez revenue et moi ayant ramené cheval et voiture à leur propriétaire, je me chaufferai au coin du feu, mangeant avec ma femme les restes du déjeuner copieux que vous nous aurez préparé le matin.

Patrice se tut et regarda Olympe, attendant son acquiescement. La dentellière pendant le discours de Patrice avait eu le pressentiment que l'action si simple en apparence qu'on la priait d'accomplir servait à masquer une autre chose que celle dont on lui faisait la communication et qu'un intérêt puissant pour les Paternot y était impliqué...

— Je ne risque pas grand'chose après tout, de faire ce que l'on me demande pensa Olympe... mais je suis décidée à savoir plus tard la vérité de tout ceci et à quoi j'aurai véritablement servi... alors, j'appuyerai ferme sur mes prétentions au gâteau... car je flaire là dessous une infâmie... cette disparition soudaine... ses agents américains... enfin, c'est bon, j'aviserai... acceptons toujours !

— Auriez-vous quelque crainte, Mlle Roussel, que vous ne me répondez pas de suite que vous consentez à servir nos intérêts? Songez que serions-nous devenus, si Mme Dublay avait été arrêtée chez nous? Il a donc bien fallu la faire partir.

Ma femme, ma pauvre Armande en serait morte et moi-même Olympe, depuis cette nuit où j'ai reçu les confidences de Dorothée, je me sens très souffrant. J'ai besoin de faire appel à tout mon courage pour jouer la petite comédie en question, dans laquelle je vous répète nous vous serons très reconnaissant de jouer votre rôle muet.

Olympe se leva et dit:

— C'est entendu, M. Paternot, je suis à vos ordres. Ce que vous me demandez est certainement peu de chose en soi, mais peut avoir de grandes conséquences, si cela était découvert... mais je vous ai des obligations et j'aime trop Mme Paternot pour ne pas me prêter à ce que vous me demandez... Je vais de ce pas m'occuper du ménage... à ce soir donc, la petite comédie pour le voisinage!

— A propos dit Patrice, la chambre de notre cousine est fermée à clef afin que si Marie avait la fantaisie de se lever, elle n'y put pénétrer.

— Très-bien, Monsieur, repartit Olympe!

Madame Paternot absolument brisée ne put ni se lever ni même prendre aucune nourriture de la journée; elle ne voulut pas même qu'on ouvrit la persienne de sa chambre; il lui semblait qu'avec la clarté du jour, tout le monde pourrait apercevoir la pâleur de son visage et sur ses traits, la trace laissée par les émotions de la veille.

La grosse servante apeurée de se sentir dans l'état où elle était et à qui l'on avait donné encore une nouvelle dose de narcotique, resta dans son lit comme hébétée!

Le soir venu, tout s'accomplit ainsi que l'avait projeté Patrice; les quelques voisins qui avaient vu arriver la dame enveloppée dans un grand manteau, la virent repartir de même; seulement, c'était ce bon Monsieur Paternot qui conduisait lui-même la voiture, au lieu d'être comme à l'arrivée un voiturier du Puy.

Olympe revint chez les Paternot après deux heures de marche environ, elle trouva Patrice au coin du feu; il était dans un état de grave abattement.

— Ah! vous voilà, Mlle Roussel, je vous attendais et ne voulais pas me coucher avant que vous ne fussiez rentrée... Personne ne vous a-t-il vu au moins?

— Impossible, Monsieur, personne, ne se promène sur les routes à l'heure qu'il est et par le froid qu'il fait ce soir, répondit Olympe, en jetant un regard à la dérobée sur le cousin de Mme Dublay.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura à voix basse et comme pour lui seul Patrice... Vous avez raison, personne ne vous a vu... Non, rien à craindre de ce côté...

Et prenant son bougeoir, Paternot souhaita le bonsoir à Olympe, ce qu'il ne faisait jamais, attendant que son inférieure le lui souhaita elle-même.

— Bonne nuit, bon M. Patrice et si Mme se trouvait plus mal dans la nuit, ne craignez pas de m'appeler; je suis robuste, allez, et ce n'est pas ma petite promenade de ce soir qui est faite pour me fatiguer.

Paternot s'arrêta et considéra la Dentellière; elle lui parut plus jolie que de coutume par suite de l'animation que la marche avait mise sur ses joues et par l'éclat de ses yeux noirs.

— Mlle Roussel, s'écria Patrice, on n'a qu'à vous regarder pour voir qu'en effet, vous êtes heureuse d'être jeune et forte! Vous pourrez jouir bien longtemps de la vie... tandis que moi et ma chère femme, nous n'avons guère que quelques années à vivre... surtout Armande, qui depuis sa naissance a toujours quelque malaise... un jour par ci, un jour par là!

Puis déposant son bougeoir sur la table, Paternot s'approcha d'Olympe et lui dit avec un *trémolo* dans la voix:

— Mlle Roussel, nous sommes bien vieux et surtout bien usés, ma femme et moi; nous n'avons pas d'enfants; notre seul cousin qui est poitrinaire sera bientôt mort hélas! D'ailleurs, s'il vivait il est riche, très riche, et Dorothée encore en fera son héritier. — Ainsi donc, nous sommes libres de laisser une partie ou la totalité de notre petite fortune à qui bon nous semblera! Hé bien, ma bonne Olympe, si vous consentiez à ne pas nous quitter, c'est à vous à qui nous laisserions notre bien, en grande partie du moins; déjà, j'en ai parlé à Armande. Elle a bien fait quelques objections, mais je la déciderai... au reste, je le crains bien... ma femme me précédera dans la tombe... Ah! de peu, de bien peu, sans doute, ajouta Paternot; mais assez pour que vous m'étant devenue encore plus chère... je m'acquitte largement envers vous!..

Et Paternót appuyant sur ces derniers mots regarda de nouveau la dentellière avec une expression tendre, fort tendre ; après quoi le misérable monta dans sa chambre.

—Je le tiens pour de bon, pensa Olympe, et je sens que cette fois je ne manquerai pas mon coup ! Quant à l'amitié de ce vieil avare pour moi, je sais bien de quelle nature elle est... mais comme pour le vieux de Courgemont ; je ne cèderai pas. — Me voilà installée dans la place à poste fixe... et de plus, les Paternot seront sous ma dépendance ; je suis désormais mêlée à leurs affaires et je tâcherai de les débrouiller peu à peu... Qui sait ce que c'est que Mme Dublay. — Est-ce bien leur parente ?... Ne serait-ce pas une receleuse, une voleuse, qui maintenant aurait intéressé les Paternot à son trafic ? J'observerai patiemment... il y a là dessous, un mystère et probablement quelque chose de... malpropre ?

Enfin, je la tiens l'occasion de devenir rentière et par le diable, je ne la laisserai pas échapper ; allons prendre du repos en attendant.

(A suivre) M. A. B.

AVIS A NOS CORRESPONDANTS

Un assez grand nombre de lecteurs nous demandent quelques renseignements sur les futures publications de M. A. B. et nous invitent à donner aussi dans le journal, des coupures plus importantes de la *Dentellière du Puy* ; nous répondrons à ces derniers que le prochain numéro comprendra environ onze ou douze colonnes de ce roman, qui a été si fort apprécié de nos lecteurs. Quant aux nouveaux travaux de notre collaborateur M. A. B., nous pouvons leur affirmer que sont terminés les romans ésotériques suivants qui paraîtront successivement : *L'Envoûtement. — La Grande Denise, — Episode à Jérusalem. — Episode en Egypte. — Expiation, première partie* : L'Œuvre du Calvaire. — *Deuxième partie :* 500 ans en arrière. — Revue rétrospective. Quant à nos travaux personnels, nous avons terminé le *Livre des Respirations*, il est prêt pour l'impression et nous avons écrit aux trois quarts, *Bélisama*, ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.
Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14